

René de Obaldia

Un centenaire plein de vie

Le dramaturge, qui a fêté ses 100 ans le 22 octobre, a abordé les thèmes de la vieillesse et de la mort il y a une bonne soixantaine d'années, avec l'humour et la fantaisie qui le caractérisent. Aujourd'hui, l'auteur du « Centenaire » et du « Défunt » jubile encore

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

A 98 ans, René de Obaldia donnait de ses nouvelles en compilant pensées et citations glanées au long de son existence et au fil de ses lectures, constituant consciemment un « legs » fécond et salvateur. Ces *Perles de vie*, il en fit un recueil qu'il qualifiait de « Précis de sagesse portable » (Grasset, 2017), le seul bagage nécessaire sans doute pour l'ultime départ. Puis il annonçait sans fard : « Je vais bientôt me quitter. » Mais le dramaturge facétieux semble avoir bénéficié de rappels et, depuis le 22 octobre, le voici rentré dans le cercle très restreint – seul Claude Lévi-Strauss l'y a précédé – des immortels centenaires.

Même bousculé par les sollicitations qui accompagnent son anniversaire – un déjeuner à l'Académie avant la désignation du Grand Prix du roman, c'est beaucoup pour cet homme dont la parfaite urbanité ne fait pas un mondain –, le jeune centenaire s'enquiert de ses visiteurs avec une délicatesse et une bienveillance qui frappent d'autant plus qu'on voudrait le ménager. Mais malgré un corps qui paraît frêle, l'homme est solide, son verbe net et sa pensée claire.

GOURMANDISE

Elu sous la Coupole déjà octogénaire, René de Obaldia n'avait sans doute pas idée d'atteindre ce seuil. Mais sa propre fantaisie l'y préparait puisque, parmi ses « perles de vie », l'une de celles qu'il préfère offrir lui vient de Pablo Picasso : « Il faut beaucoup de temps pour devenir jeune. » Une autre, d'un improbable proverbe russe dont il pourrait bien être l'auteur : « Pour devenir centenaire, il faut commencer jeune. » La fin ne l'effraie pas, secondé par la sagesse du poète portugais Fernando Pessoa : « Aujourd'hui, je me sens aussi lucide que si je n'existais pas. » Est-ce cette quête de lucidité, dès ses premiers écrits, qui l'a conduit à interroger le statut de la vieillesse, segment de l'existence tabou dans la société occidentale, dans un texte intitulé *Le Centenaire* (Grasset, 1959) et écrit alors qu'il n'avait que la quarantaine ?

La mort, en comparaison, est une évidence et, dès ses débuts de dramaturge, René de Obaldia s'en est saisi. *Le Défunt*, impromptu composé pour une soirée à l'abbaye de Royaumont dans les années 1950, aborde avec vivacité ce sujet sombre. L'auteur y tient lui-même le rôle de la veuve, alors qu'il a recommandé dans les didascalies qu'elle soit « encore jeune et appétissante » mais aussi haut de gamme avec « robe noire à frou-frous, bas ajourés, chaussures à talons aiguilles, gants cramoisis montant jusqu'au coude, chapeau à large bord avec une ample voilette ». Soixante ans plus tard, Obaldia savoure le souvenir avec une gourmandise évidente, l'œil pétillant de malice qui trahit l'éternel potache à l'évocation de spectateurs découvrant, lorsque l'actrice se dévoile, un visage masculin crayeux aux yeux charbonneux et à la bouche

ensanglantée... Le Grand Guignol comme on ne l'ose pas dans ce genre d'écrin !

Bien que composé en pleine activité théâtrale d'Obaldia – puisque Jean Vilar l'a incité à écrire pour la scène dès qu'il a vu certains des impromptus de Royaumont –, *Le Centenaire* n'est pas une pièce de théâtre, mais une sorte de roman-poème plein de fantaisie, une « épopée de la mémoire » sous la forme du monologue intérieur d'un vieillard. Intarissable, le protagoniste revisite le temps en le prenant, brasse ses souvenirs et anticipe le très grand âge. Aucune nostalgie donc chez « monsieur le Comte ». C'est du reste le titre que son éditeur, effrayé par celui choisi par Obaldia, tente de lui substituer pour ne pas indisposer le lecteur en un temps où attein-

S'il envisage les différentes épitaphes qu'il pourrait choisir pour sa propre tombe, Obaldia n'est pas pressé de conclure

dre les 70 ans semble un horizon de très vieil homme. En vain.

Maintenant qu'il est lui-même centenaire, l'homme de lettres reconnaît, mutin, qu'il aurait été judicieux d'entendre l'argument puisque, contrairement à *Tamerlan des cœurs* (1955), le livre, malgré un succès critique couronné par le prix Combat, ne rencontre pas le grand public. Dommage, car le jeune quadragénaire, en inventant un personnage qui, ayant perdu la mémoire et s'efforçant de la retrouver, note sur des cahiers ce qu'il croit avoir vécu ou aurait voulu vivre, délire avec une légèreté communicative, à mille lieues des ressassements et des aigreurs qu'on prête à la vieillesse.

Pas besoin d'avoir l'âge de M. le Comte ! Suffit d'en avoir la fraîcheur et la philosophie heureuse. Obaldia déploie les fastes d'une célébration de la réminiscence qui en fait un hymne à la vie, un remède à la morosité et une incantation où les redites valent pulsations,

indications rythmiques et scansions, si précieuses pour partager la méditation qu'offre là Obaldia, avec pudeur et élégance, sur la condition humaine et le mystère de l'existence. Aujourd'hui encore, l'homme ne vieillit pas, se contente de vivre, avec cette curiosité de l'autre qui le tient en éveil depuis toujours. N'a-t-il pas, sollicité par son éditeur, préféré à une énième autobiographie sa singulière *Exobiographie* (Grasset, 1993), déroulant sa vie sans y être prioritairement présent, concentrant la focale sur les rencontres et les découvertes qui l'ont fait vivre si longtemps ?

FANTÔMES

A 100 ans, il « persévère », de son propre aveu. Et pour couper court à la quête d'un supposé secret de longévité, a inventé la réponse la plus obaldienne qui soit : « Chaque matin, je lis une page d'Obaldia. » Mais cette ultime malice ne masque pas la stupéfaction qui est encore la sienne devant le miracle d'être. Et immanquablement, le dramaturge s'incline devant Shakespeare et l'interrogation de Hamlet tenant le crâne de Yorick : « To be or not to be. »

En exergue à *Exobiographie*, Obaldia cite le poète Coleridge (1772-1834) : « Je me suis fait à l'idée que je n'étais qu'une simple apparition. » Il confesse encore se sentir peuplé de fantô-

mes, toujours plus nombreux vu son grand âge. Il n'empêche que, même à soixante ans de distance, sa relecture du *Centenaire* lui paraît « judicieuse » sur la force du présent. S'il a envisagé depuis longtemps le moment où « la dame à la faux » viendra à sa rencontre, allant jusqu'à en faire le dernier chapitre d'*Exobiographie* où il énumère les « différentes morts de monsieur le Comte », s'il envisage les différentes épitaphes qu'il pourrait choisir pour sa propre tombe, se désespérant d'avoir moins d'inspiration que certains de ses devanciers dont l'humour dans l'exercice le réjouit, il n'est pas pressé de conclure. Sur le bandeau qui entourait *Le Centenaire*, l'éditeur avait repris une phrase de François Mauriac, occupant alors ce 22^e fauteuil qui est aujourd'hui le sien à l'Académie : « La vieillesse nous met, d'une certaine manière, hors la loi. »

A 40 ans, déjà, c'était la juste place pour Obaldia. Hors la loi, hors jeu conventionnel. Et quand, pour son entrée sous la Coupole, l'auguste assemblée – dont il est depuis la mort de Félicien Marceau, en 2012, le doyen d'âge – lui proposa de disserter sur le mot « mobile », elle ne s'est pas trompée tant la présence au monde d'Obaldia est vivacité et facétie. Peu de vanité chez lui quand il évoque la place que lui font de son vivant les dictionnaires et les écoles primaires, accréditant que l'auteur des *Innocentines* (1969), ces délicieux « poèmes pour enfants et quelques adultes », est probablement mort. Mais une jubilation non feinte quand il se répète « ébaubi » d'être toujours en vie, cent ans après une naissance difficile à Hongkong où on augurait mal de la survie du nourrisson, et quand il cite avec une délectation d'enfant heureux une longue et juste définition du journaliste et romancier Jérôme Garcin présentant l'homme comme un spectateur du monde unique et singulier. Des vertus de la persévérance. ♦



ERWAN FAGES